



Le corps et son mystère

«Glorifiez donc Dieu par votre corps» 1 Co 6,20

Les défis du XXI^e siècle sont d'ordre anthropologique et le corps humain est au cœur des débats essentiels pour l'humanité. En effet, le corps exprime la personne. Il est le lieu de la liberté et nous rend solidaire les uns des autres. Claudel a écrit *«le corps est l'œuvre de l'âme: il est son expression et son prolongement dans le domaine de la matière. Et un bon moyen pour connaître l'âme est de regarder le corps.»*

Ce dossier sur le corps nous a inspiré des contributions variées.

Le père Matthieu Villemot nous aide à comprendre le corps comme Mystère. Le corps apparaît lié au monde extérieur comme un objet mais est en même temps vécu de l'intérieur comme une présence intime.

Le père Xavier Dijon poursuit la réflexion: puisque nous sommes irrémédiablement corporels, il nous faut passer par le corps pour être ce que nous sommes. Et la raison devra investir tout le champ corporel pour hisser l'homme à l'être de culture qu'il est. La réconciliation charnelle – ici proposée – a de grandes implications dans la vie personnelle et collective.

Caroline Roux montre les différents artifices utilisés pour modifier l'apparence et le fonctionnement du corps féminin. La libération de la femme s'est soldée par une aliéna-

tion de son corps au dispositif médical. Il est temps de réfléchir à ces formes de violence (économique, reproductive, écologique) et de repenser nos choix d'existence.

Le groupe «croissance» rencontre des jeunes avec lesquels il réfléchit aux questions de la vie relationnelle, affective et sexuelle (EVRAS). Il nous partage son expérience de l'apprentissage à la sexualité responsable et épanouie.

L'abbé Claude Lichtert a accompagné des jeunes étudiants en médecine qui pratiquent la dissection. Il cherche dans la Bible des mots pour donner du sens au travail de ces vivants qui rencontrent la mort.

Tout humain qui meurt reste un Mystère. Que devient-il après la mort? Le père Gervais rappelle que c'est, dans ce corps avec lequel nous vivons, que nous ressusciterons au dernier jour.

Sœur Liliane Lambert développe à partir des Écritures le thème de l'enfantement. La contemplation de la mise au monde peut ouvrir un chemin pour tout être humain.

Bonne lecture,

*Pour l'équipe de rédaction
Véronique Bontemps*

Qu'est-ce que le corps ?

Qu'est-ce que le corps ? La question semble obvie tant mon expérience de mon corps est intime et permanente, mais en réalité c'est une grande énigme. Mon corps m'échappe par bien des aspects et il est difficile de l'objectiver pour s'en faire une idée précise. Pour avancer, partons des différents rapports que j'ai avec lui.

DOUBLE RAPPORT AU CORPS

Mon corps m'apparaît doublement. Michel Henry a résumé l'opposition de ces deux rapports :

« Je vis extérieurement ce corps, puisque je suis capable de le voir, de le toucher, de me le représenter (...) comme une réalité extérieure plus ou moins analogue aux autres objets (...). Je vis intérieurement ce corps, coïncidant avec lui et avec l'exercice de chacun de ses pouvoirs : je vois, je sens, je meus les mains et les yeux, j'ai faim, j'ai froid, de telle façon que je suis ce voir, cet entendre, ce sentir, ce mouvement, cette faim, que je m'abîme tout entier dans leur pure subjectivité au point de ne pouvoir en rien me différencier d'eux »¹.

D'une part, mon corps est une chose dans l'espace-temps comme une autre, au milieu des tables et des chaises. Je peux le manipuler, en saisissant ma main gauche avec ma main droite par exemple. Je peux le mesurer, en étudier les propriétés physiques. Le corps apparaît alors composé d'organes posés les uns à côté des autres avec chacun sa fonction spécifique. Dans ce rapport, le corps apparaît d'emblée lié au monde extérieur. Il interagit avec les autres choses, il respecte les mêmes lois. S'il tombe par terre, il le fait selon la même loi de la chute des corps qui régit mon crayon ou ce vase. Il est composé fondamentalement de la même matière que le reste de l'univers. Dans ce rapport, mon corps se modifie sans cesse, il ne me reste plus un seul atome du corps de ma naissance. Le temps de ce corps est le temps des horloges, régulier et mesuré. C'est le rapport que la médecine contemporaine entretient avec le corps. En particulier, les fabuleux progrès de l'imagerie médicale permettent d'objectiver le corps pour établir des diagnostics précis.

Mais j'ai un autre rapport au corps. Je le vis de l'intérieur comme présence intime. L'école de philosophie nommée phénoménologie a nommé ce rapport-là la chair. Ce second rapport se révèle dans des expériences comme le plaisir ou la douleur. Quand j'ai une rage de dents, je suis écrasé contre cette rage de dents sans possibilité de la fuir. En un certain sens, je suis cette rage de dents tant elle m'obsède.

Dans ce second rapport, la chair est un tout inanalysable. Elle ne se divise plus en organes séparés. Elle m'apparaît d'un bloc comme étant moi. Mais elle est différenciée. Certaines zones de mon corps sont constamment présentes, comme mon visage ou la paume de mes mains. D'autres zones sont très peu excitées, comme le dos de mes bras par exemple. La chair ne se mesure pas. On ne mesure pas le plaisir ou la douleur. Elle ne peut pas non plus s'objectiver. Un scanner me montrera les effets de la douleur, l'excitation de telle zone du cerveau, mais pas la douleur elle-même. La chair n'évolue pas. Elle demeure présente tout au long de ma vie avec les mêmes tonalités fondamentales de plaisir et de douleur. Elle assure ainsi que c'est bien ma chair, de la naissance à la mort. Le temps de la chair est une durée subjective.

Attendre un train pendant un quart d'heure, ce n'est pas la même chose selon que ce train doit conduire à la routine du travail quotidien, vers un ami très cher ou vers un parent malade. Dans le premier cas, le quart d'heure est vide, dans le second chargé de promesses, dans le troisième chargé de menaces.

BÉANCE DU CORPS

Or, ces deux rapports au corps ne coïncident pas. À un instant donné, de vastes zones de mon corps sont excitées et me sont présentes comme chair quand le reste est muet. La chair s'approprie les outils. Si je caresse une surface rugueuse avec une longue règle, je sens la rugosité au bout



Source : pxhere.com

1. Michel Henry, *Voir l'Invisible, sur Kandinsky*, François Bourin, Paris, 1988 p. 15.



Source: pixhere.com

de la règle et non pas dans les doigts, comme si ma main avait poussé une terminaison nerveuse dans la règle. Ainsi, ma chair ne recouvre jamais tout à fait mon corps. Ce sont pourtant deux rapports à la même réalité. Il faut à l'enfant un long apprentissage pour faire se rejoindre les deux rapports. Ainsi, quand l'enfant parvient à attraper son pied avec sa main, il découvre que ce qu'il ressent là-bas dans le pied est corrélé à cet objet physique qu'il vient d'attraper avec la main et qu'il voit devant lui. Les caresses des parents jouent un rôle primordial dans cette découverte. Par leurs caresses, les parents font faire à l'enfant la visite guidée de son propre corps. Ils lui en font découvrir aussi la valeur morale. Les caresses des parents ne s'autorisent pas tout, loin s'en faut. Et les parents valorisent les réactions charnelles de l'enfant réagissant avec empressement à ses sourires ou ses babillages. L'enfant découvre que sa chair a une valeur morale différenciée. Il apprendra peu à peu que certaines réactions charnelles comme le sourire sont valorisées dans la vie publique, que d'autres, comme celles liées à la digestion, doivent rester privées. Mais la non-coïncidence demeurera. Il y a une béance dans notre rapport à notre propre corps, que rien ne peut refermer.

SYMBOLISME DU CORPS

Cette béance est immédiatement une évocation. Ma chair évoque mon corps mais de manière complexe et il faut un travail d'interprétation pour passer de l'un à l'autre. J'ai mal à la dent du fond en bas. C'est bien là que j'ai mal et nulle part ailleurs, mais le dentiste, à l'aide d'une radio numé-

rique me convainc que ma dent va bien et que la douleur est d'origine nerveuse. Il a fallu une interprétation, ici la radio, pour passer de la chair au corps. C'est pourquoi le corps est le plus puissant des symboles. Mon rapport au corps renvoie toujours à plus de sens. Les plus anciennes représentations connues sont des paumes de main.

La symbolique du corps est très complexe. Le corps du roi symbolise le pouvoir, mais aussi l'unité de la nation. Le corps du prêtre symbolise Jésus-Christ. Ce symbolisme commence très tôt. Pour le nourrisson, la simple présence du corps de maman symbolise protection, chaleur, affection. Nombre de symboles passent par des éléments du corps, comme le dénotent nos expressions quotidiennes. On a le gros cou, ou on en a plein le dos. On se bat pour garder la tête haute et conserver la haute main sur ses propres affaires, etc. La liste est sans fin.

CONCLUSION

Le corps n'est pas cette évidence qu'il semble être. Il comporte une béance entre ses deux rapports fondamentaux. Il est aussi le plus puissant des symboles, renvoyant toujours à plus que lui-même. C'est pourquoi, au fond, il y a un élément de mystère dans le corps. Mais notre époque cherche à évacuer ce mystère, en objectivant toujours mieux le corps pour lui dénier sa fonction de symbole. À nous, chrétiens, de rappeler ce mystère du corps.

Père Matthieu Villemot

Le corps, enjeu de réconciliation

Par rapport aux belles images que se donne notre esprit, notre corps a quelque chose d'humiliant: il nous rive aux besoins que connaissent tous les autres vivants dans la nature: de la respiration, de l'alimentation, du sommeil, de l'excrétion, de la reproduction... à tel point qu'on a pu définir l'homme comme *animal* – raisonnable sans doute, mais animal tout de même.

UNE GUENILLE ?

N'est-il donc pas préférable de minimiser cette part si peu noble de nous-mêmes pour nous adonner à des considérations plus élevées? C'est, en tout cas, à l'acte I, scène I, de la comédie de Molière *Les femmes savantes*, la réponse donnée par Henriette à sa sœur Armande qui vient de lui annoncer son intention de se marier:

*Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants,
Qu'une idole d'époux, et des marmots d'enfants ! [...]
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.*

Mais Armande a beau jeu de répondre à sa sœur que si la femme savante qu'est Philaminte, leur commune mère, ne s'était unie qu'à la philosophie, elles n'auraient, ni l'une ni l'autre, jamais vu le jour... De fait, puisque nous sommes irrémédiablement corporels, il nous faut passer par le corps pour être ce que nous sommes. À cet égard, la meilleure philosophie à laquelle tout être humain devrait s'unir pourrait donc bien consister, non pas à vouloir s'élever au-dessus de la condition charnelle, mais à se réconcilier avec elle. Est-ce donc Chrysale, époux de Philaminte et père d'Armande et d'Henriette, qui nous met sur la bonne voie?

*Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin,
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère
(acte II, scène VII).*

LA DOUBLE CONSIGNE

Dans la réconciliation ici proposée, il ne s'agit pas de suivre seulement l'instinct animal qui nous replierait sur notre être de nature en nous faisant négliger toute la part de raison qui nous habite; il s'agit plutôt de permettre à cette même raison d'investir tout le champ corporel pour hisser l'être de nature que nous restons à l'être de culture que nous sommes. La réconciliation suppose en effet deux parties: celle du corps dont toutes les fonctions seront façonnées petit à petit – éducation aidant – par la considération de la dignité propre à l'être humain; celle de l'esprit, qui acceptera encore et toujours, de n'être lui-même qu'en étant lié à la réalité du corps. Dans le premier cas, la consigne est de ne pas faire la bête; dans le second, de ne pas faire l'ange. Voici donc l'être humain saisi malgré lui, dirait-on, par une humanité qu'il n'a pas décidée et qui se marque jusqu'en son propre corps. Ainsi se trouve-t-il précédé de deux manières: par l'union charnelle de l'homme et de la femme qui l'ont mis au monde, selon leur espèce, en tant que nouvel être humain, mais précédé aussi, en surcroît des autres espèces, par l'exigence de mener son existence selon les normes éthiques que sa conscience lui intime. Ainsi, le corps invite-t-il l'homme à se souvenir qu'il ne s'est pas fait lui-même, puisqu'il a été *engendré*. Réciproquement, la donnée corporelle invite la société à marquer son respect devant la puissance spirituelle qui s'y cache. Les deux mouvements vont d'ailleurs de pair, comme si le corps était l'interface, d'une part, du sujet nécessairement tourné vers autrui (la sexualité en est d'ailleurs le signe le plus évident), d'autre part, de la société appelée à aider chaque sujet à opérer sa réconciliation corporelle.

LE CORPS EXTATIQUE

Or, on entend dire de plus en plus aujourd'hui que le sujet fait ce qu'il veut de son propre corps, pour la bonne raison qu'il en est le maître. Ainsi s'expliquent les tendances actuelles des matières dites bioéthiques: puisque la femme décide souverainement de ce qui se passe en elle, l'interruption volontaire de grossesse devient à son égard l'objet d'un droit comparable à tout autre soin de santé; la femme peut aussi s'engager légitimement dans une convention de gestation au service d'un projet parental formulé par un couple tiers. À l'autre bout de la vie, l'euthanasie devient un acte licite, par la volonté du patient qui la réclame au nom de la souffrance dont il est seul juge. La même disposition de soi justifie tant les procédures simplifiées de changement



Source: pphere.com



Source: pixhere.com

de sexe que la reconnaissance du mariage homosexuel ou la circulation des gamètes en vue de l'assistance médicale à la procréation. On parle aussi du transhumanisme, ce courant qui se propose d'augmenter par les nouvelles technologies les performances du corps humain en général, du génome ou du cerveau en particulier.

En d'autres termes, le corps tel qu'il est – embryonnaire, vivant, sexué, limité – n'est plus considéré dans l'unité substantielle du sujet auquel il donne une objectivité perceptible par autrui ; il est en quelque sorte dissocié du sujet lui-même qui en dispose comme d'un instrument au gré de sa volonté. Alors que, dans la conception classique, le corps plaçait le sujet en *extase* – c'est-à-dire hors de lui-même – pour le lier d'emblée à autrui – comme mère et enfant, ou homme et femme, ou encore, vivant parmi les vivants – voici que le sujet entend placer son corps dans le champ des significations qu'il lui donnera par sa seule volonté. Mais on voit à quel point nous nous éloignons ici de la réconciliation souhaitée.

LA SOCIÉTÉ RÉCONCILIATRICE

En réalité, dans la mesure où le sujet ne se reconnaît plus dans son propre corps, alors que ce corps lui disait déjà – qu'il le veuille ou non – sa propre identité, y compris aux yeux d'autrui, la suite logique de cette dissociation corporelle est, d'abord, le dégagement du sujet par rapport à autrui qui partageait la même condition charnelle que lui ; ensuite, par effet de retour, le désintérêt de la société à

l'égard d'une éthique commune à tous les sujets. Ou plutôt, la seule éthique qui les rassemble encore est celle de la dispersion : chacun des membres du corps social est emporté, au gré de ses décisions individuelles, vers tous les projets qu'il se donne.

Ainsi la société, fondée sur le pur accord des volontés qu'est le contrat social, ne s'estime plus précédée par la condition charnelle de ses membres, et donc plus tenue de les aider à opérer leur réconciliation corporelle. La culture qui s'installe ici consiste donc à permettre à chaque sujet de faire comme si son corps n'avait rien d'essentiel à lui dire, et donc d'en disposer comme il l'entend. Or, en tombant dans cette tentation de faire l'ange, l'homme ne risque-t-il pas, selon le mot de Blaise Pascal, de faire la bête ? Car la norme d'humanité que nous assigne l'éthique est violée lorsque, par exemple, l'embryon humain est considéré comme matériau de laboratoire, ou lorsqu'est cassée la symbolique de la procréation dans l'union charnelle, ou encore lorsque la tentation euthanasique guette les malades qui ne souhaitent pas peser sur leur entourage.

Pour cette raison, il est permis d'espérer que nos sociétés adoptent une autre forme de bioéthique, plus réconciliatrice, qui respecterait davantage toute la part d'esprit que recèle l'humble condition charnelle.

Xavier Dijon, sj

*Le corps invite
l'homme à se souvenir
qu'il ne s'est pas fait
lui-même, puisqu'il a
été engendré.*

Femme, qu'as-tu fait de ton corps ?

De multiples artifices sont déployés pour changer l'apparence physique des femmes mais aussi le fonctionnement de leur corps en intervenant notamment sur la fertilité. À l'heure actuelle, de nouveaux courants émergent : ils remettent en question une forme d'emprise sociale et médicale sur le corps des femmes.

CORPS ET APPARENCE

Deux évolutions récentes montrent la prise de conscience des incidences délétères de ce qu'on impose parfois au corps féminin.

En 2016, la ministre des « Droits des femmes » en Fédération Wallonie-Bruxelles, Isabelle Simonis, déclarait souhaiter interdire¹ des concours de beauté de mini-Miss, alors que le comité Miss Belgique voulait en organiser, pour les petites filles entre 6 et 10 ans. En France, de tels concours de beauté ont été interdits depuis 2013 pour les moins de 16 ans. Bernard De VOS, délégué général aux droits de l'enfant mettait en garde contre les « conséquences potentiellement désastreuses pour ces petites filles : *troubles de l'image, désordres alimentaires, fragilisation identitaire, stress inutile, traumatisme psychologique et, par-dessus tout, la crainte de décevoir ses parents à un âge où chaque enfant a besoin de se savoir aimé et chéri sans condition* ».

La loi française dite Mannequin², votée en 2016, « vise à agir sur l'image du corps dans la société pour éviter la promotion d'idéaux de beauté inaccessibles et prévenir l'anorexie chez les jeunes ». Désormais, les photographies à usage commercial présentant des mannequins devront faire mention de « photographie retouchée » lorsque l'apparence

1. Source Belga et <http://www.7sur7.be/7s7/fr/1531/Culture/article/detail/2681795/2016/04/20/Les-mini-Miss-une-derive-de-l-hypersexualisation-de-la-societe.dhtml>

2. https://www.lexpress.fr/actualite/societe/anorexie-la-loi-mannequin-voit-enfin-ses-decrets-d-application-publies_1905383.html

corporelle des mannequins est modifiée. La Fédération Wallonie-Bruxelles avait, dès 2009, établi une « Charte pour lutter contre l'anorexie mentale et troubles apparentés, à l'attention du monde de la mode ».

Transformer à outrance l'apparence des corps féminins dans l'espace public peut aboutir à maltraiter les femmes.

CORPS ET FERTILITÉ

Dans le domaine délicat de la sexualité et de la fertilité, les techniques de contraception se sont généralisées : elles entendent libérer les femmes des risques de grossesse. Pilules, stérilets, patch, implants, depuis une quarantaine d'années, des millions de femmes en bonne santé se sont vu prescrire des hormones de synthèse. En France, la crise des pilules de 3^{ème} et 4^{ème} générations a forcé les pouvoirs sanitaires à lever le voile : des familles et des femmes, victimes d'accidents thromboemboliques et d'AVC gravement invalidants, voire mortels, ont intenté des procès. Ces pilules ne sont plus remboursées depuis 2013. Le débat est ouvert en Belgique³. Nicolas Lambert⁴, pharmacien d'industrie ayant mis sur le marché des hormones contraceptives, les remet aujourd'hui en question, tous types confondus : « *La contraception hormonale n'est pas raisonnable, elle est une véritable incongruité endocrinologique qui ne peut qu'altérer la santé de la femme et sa fertilité* ». Certaines femmes font également état de troubles au niveau de la libido et des conséquences sur leur fertilité.

Une nouvelle génération de femmes souhaitent ouvrir d'autres chemins : elles ont fait les frais de cette médicalisation subie dès leur jeune âge. « *Les hommes aiment la pilule parce qu'elle les dégage de toute responsabilité et leur permet de profiter du corps des femmes* » écrit Sandrine Debusquat dans son ouvrage *J'arrête la pilule*⁵.

CORPS ET MATERNITÉ

Conséquence d'une approche technicienne, l'échec de planification des naissances est devenu plus difficilement acceptable. Il conduit plus systématiquement vers l'avortement, souvent sous la pression masculine, ou familiale pour les plus jeunes. Or « *La maîtrise totale de la fertilité est*

3. <http://www.ml.be/Liege/Rubriques/Assurance-maladie/Medicaments/contraception-et-pilule-contraceptive-choisir-en-connaissance-de-cause/Pages/la-pilule-et-le-risque-de-thrombose.aspx>

4. *La pilule, un bienfait pour ma santé, ma fertilité?*, Connaissances et Savoirs, 2016. <http://www.lapiluleenquestion.be>

5. Éditions Les Liens qui Libèrent, 2017.



Source : pxtone.com

*illusoire*⁶»: oubli de pilule, grossesses sous stérilet ou sous pilule. Une étude⁷ conduite par le laboratoire Bayer montre que 40% des femmes belges ont oublié leur pilule le mois précédent.

Peut-on alors réduire la survenue d'une grossesse «non programmée» à un accident de contraception que l'avortement doit pouvoir effacer? Dans la réalité, les choses ne sont pas si simples. La découverte d'un test de grossesse positif est toujours un moment émotionnel intense, que la grossesse soit bienvenue ou pas. Impact physique et psychique pour celle qui vit la maternité dans son corps: c'est toute la différence avec l'homme pour qui la grossesse est plus abstraite. Nous constatons que ces impacts inscrits dans le corps et le cœur peuvent se manifester douloureusement après un avortement. Ce manque de conscience de l'impact de la maternité sur les femmes se retrouve dans la pratique des mères porteuses, dénommée de manière si aliénante «gestation pour autrui». Connaissant toutes les interactions entre la mère et le bébé durant les neuf mois de grossesse, séparer intentionnellement l'enfant à la naissance de celle qui l'a porté, cela ne constitue-t-il pas une violence faite à la femme, et aussi à l'enfant? Sans compter la marchandisation que représentent de telles pratiques.

POUR UNE ÉCOLOGIE DU CORPS

Des jeunes femmes de l'ère post-pilule revendiquent actuellement une approche plus écologique de leur corps. La fertilité continue est l'apanage des hommes, les rythmes féminins, au contraire discontinus, peuvent se révéler une chance pour exercer une maternité responsable, sans recours médical. Comme le rappelle le biologiste Jacques Testart⁸ «L'être humain, à la différence des animaux, a une capacité de procréation limitée, évaluée à 10% de la vie d'une femme, car cela n'arrive qu'une semaine par mois autour du moment de l'ovulation».

La philosophe Marianne Durano, collaboratrice de la revue d'écologie intégrale *Limite*, vient de publier *Mon corps*



Source: pixhere.com

*ne vous appartient pas*⁹ dans lequel elle dénonce l'emprise médicale excessive sur le corps des femmes. Elle souligne que «la mentalité technicienne dissocie la femme de son propre corps. Pourtant il suffit d'un peu d'entraînement et de beaucoup d'estime de soi pour apprendre à repérer ses périodes fécondes ou infécondes». Elle plaide pour «la possibilité d'une sexualité authentiquement égalitaire, tenant compte de ce corps à corps fécond qu'est l'acte sexuel.» Certes, il s'agit d'un chemin exigeant qui demande un véritable dialogue entre l'homme et la femme. Découvrir la richesse et les capacités de notre corps, apprendre à l'approprier, non pas artificiellement mais de manière autonome, constitue un enjeu social et écologique. Cette expérience ne rejoint-elle pas l'enseignement de l'Église catholique sur la théologie du corps?

Impliquer les hommes dans le respect de la temporalité du corps des femmes, voilà un immense défi qui pourrait révolutionner nos relations humaines.

Caroline Roux,
déléguée générale adjointe d'Alliance VITA,
directrice de VITA International

6. IGAS 2010, rapport sur la pratique de l'IVG en France.

7. <https://www.flair.be/fr/forme/voila-pourquoi-vous-devriez-absolument-prendre-votre-pilule-a-la-meme-heure/>

8. *Faire des enfants demain*, Seuil, 2014.

9. Éditions Albin Michel, 2018.

L'éducation des jeunes à l'amour

Les élans du corps

Pourquoi est-il si malaisé de porter attention à notre corps, ou de savoir qu'en faire? Pourquoi notre corps nous semble-t-il parfois si encombrant, parfois si précieux?

Depuis l'antiquité, les philosophes ne parviennent pas à se mettre d'accord: le corps est-il un traître ou l'ami le plus cher? est-il le lieu de nos limitations, de nos douleurs et de notre déchéance ou le lieu de notre sensibilité, de nos plaisirs et de notre beauté? Comment peut-il être tout autant considéré comme «dégoûtant»¹ que comme sacré? Et s'il était capable en lui-même de tenir dans l'unité tous les extrêmes de nos vies humaines? Et si telle était la sexualité, lieu de rencontre entre deux cœurs, entre deux corps, entre l'âme et la chair, entre l'homme et la femme, faisant ainsi s'expérimenter la quintessence de ce qui fait notre humanité?

LES QUESTIONS DES JEUNES

Les questions anonymes que nous recevons dans les écoles sont parfois bien loin de refléter cette réalité. Les questions sont liées au «comment faire» et au «quand le faire». Comme si le corps ne nous appartenait pas et qu'il fallait faire quelque chose avec, sans trop savoir quoi. Les jeunes s'interrogent comme si leur corps échappait à leur liberté intérieure pour se retrouver dans l'arène des droits et des devoirs, extérieurs à leur volonté propre. Ces jeunes, entre 11 et 14 ans, posent les questions suivantes: «Comment savoir qu'on est prêt à avoir un rapport? Est-ce normal de ne pas avoir fait l'amour à 14 ans? Faut-il toujours commencer par une fellation?» Le fait qu'ils ont de telles interrogations est intéressant et interpellant.

1. Expression utilisée par les ados.

LE CORPS, MODE D'EMPLOI

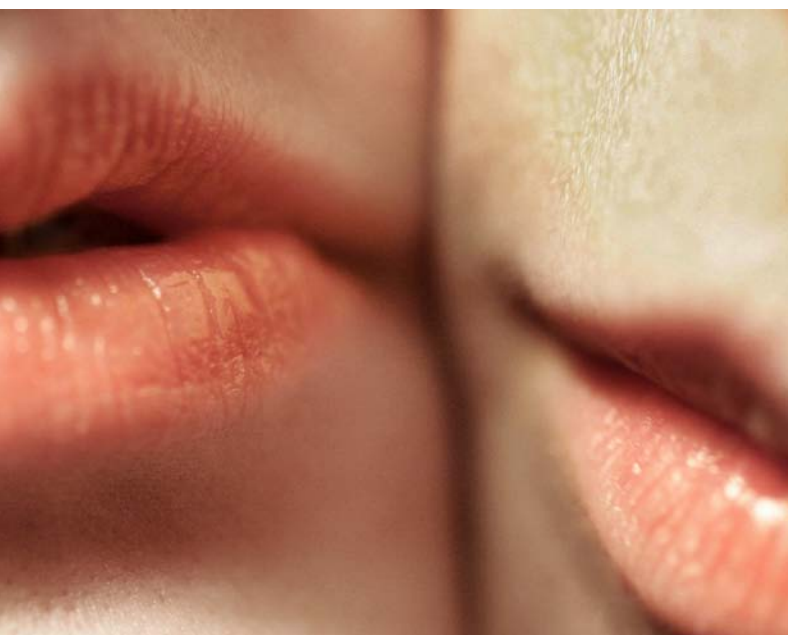
Ces questions laissent transparaître une anxiété légitime: «comment savoir?», «est-ce normal?», «faut-il?». Lorsque le corps est considéré comme une machine, il est nécessaire de recevoir un mode d'emploi. Et quand le jeune est en pleine quête d'identité, c'est cela qu'il recherche. Or, dès l'école primaire, un mode d'emploi est donné aux jeunes à travers l'accès à la pornographie, via Internet. Les jeunes sont bernés dans cette vente d'illusion et de dépendance dans un but financier. Car le corps n'est pas de la matière dont on fait quelque chose. Vivant, le corps n'est pas un poids à porter et à faire fonctionner le plus longtemps possible. Nous sommes des êtres de chair, vibrants de désirs intérieurs, de besoin de douceur, d'amour et d'étreintes. L'amour n'a pas de mode d'emploi, il se reçoit et il se donne, il ne se vend pas, il s'expérimente. La sexualité n'est pas faite pour être vue, mais pour être vécue de l'intérieur dans une unique communion de cœurs.

LES PARENTS EN PREMIÈRE LIGNE

La parole des parents doit être très claire à ce sujet. Il faut discuter avec les enfants qui passent tant d'heures à voir des films, à recevoir des informations qui sont trop souvent des «intox». Il est important que les parents parlent à leur enfant en pleine crise d'adolescence afin de situer les valeurs, de donner sens à la sexualité, et d'expliquer les conséquences.

Les jeunes sont anxieux parce que les réponses aux «pourquoi» leur manquent. Les désirs d'amour vrai et durable ont besoin de mûrir en eux. Alors les «comment on fait» couleront de source. Le corps 'sait', dans la mesure où il puise sa source dans le cœur. Les jeunes doivent apprendre à se connecter à leur cœur, et non à des applications internet éloignées du réel. Dans la réalité, chaque geste de tendresse sera unique et personnel. Plus la rencontre vient de l'intérieur, plus le geste sera porteur de sens. Où les jeunes apprennent-ils cette intériorité? C'est ici que les parents peuvent accompagner.

La frustration elle-même a sa raison d'être pour permettre l'éveil de ce qu'il porte en lui de plus profond. Cela est d'autant plus vrai à l'adolescence, face à la puissance des pulsions. Alors qu'une capacité d'aimer se prépare dans le cœur, les besoins immédiats vont être dépassés en un potentiel de joie très intime et une estime de soi toujours grandissante. Cette joie est vécue dans le corps. Car le corps n'est pas notre enveloppe, mais le cœur de notre personne dans toute sa vulnérabilité. Alors, ce qui peut être vu de l'extérieur, de façon impersonnelle, comme «dégoûtant», sera vécu de l'intérieur, dans l'intimité, comme une ouverture au sacré.



Source: pxhere.com



Source: pxtone.com

LES TROIS ENTITÉS DU CERVEAU

Pour répondre aux jeunes, nous nous inspirons du docteur Solano² qui conçoit la sexualité comme une recherche d'harmonie entre des entités à la fois différentes et complémentaires.

La première entité est notre *cerveau pulsionnel*. Il est le lieu des pulsions, des désirs de notre corps et de notre imaginaire. Il nous donne le sentiment d'un besoin à assouvir, nous fait réagir parfois au quart de tour avec un désir fulgurant. Pourquoi sommes-nous attirés par telle personne plutôt que par telle autre? Mystère. Ce cerveau pulsionnel dépend de notre cerveau primitif, dit reptilien, et il a tendance à être rigide et compulsif. Sa force provient de notre instinct de reproduction, puissante énergie de survie inscrite dans nos gènes et très dépendante de nos hormones. Nul ne peut s'y soustraire. Ce cerveau sexuel pulsionnel est aussi modelé par des empreintes, souvenirs émotionnels gravés en nous sous forme de zones sensibles et réactives. Il dépend donc de notre histoire et constitue la source à partir de laquelle se déploient nos fantasmes.

La deuxième entité est notre *cerveau émotionnel*. Il inscrit en nous le désir d'être aimé, désiré, préféré, l'envie d'être unique, indispensable, et aussi de protéger. C'est lui qui nous pousse à écrire des poèmes, à parler d'amour. Mac Lean parle de cerveau «limbique», centre des émotions et de l'affectivité. Dans notre société, cet aspect de la sexualité est minimisé. On s'en moque même souvent alors qu'il est formidablement puissant et que vouloir l'oublier serait une immense erreur.

L'existence de notre cerveau émotionnel est liée à notre besoin de liens affectifs présent dès notre naissance. Ce besoin se modèle ensuite de manière individualisée, selon notre histoire et nos expériences de vie.

La troisième entité est notre *cerveau cognitif*. La sexualité n'est pas seulement animale et instinctive, puisque nous sommes des humains, conscients et complexes. Elle passe aussi par notre cerveau logique, réfléchi, le néocortex. Cela paraît moins glamour ou moins attractif. Pourtant cette facette de l'amour présente une valeur essentielle parce qu'elle permet de gérer les difficultés, de les dépasser, de les analyser, et aussi de nous envoyer volontairement vers le plaisir, sans attendre le bon vouloir de nos pulsions et de nos sentiments. Grâce au cerveau sexuel cognitif, notre sexualité s'ouvre à la sensualité, à l'art amoureux. C'est lui qui transforme, par son alchimie érotique, le plomb brut des pulsions en or de la volupté.

En conclusion, nous pensons que le «travail» de l'animateur est de faire circuler la parole afin que les jeunes puissent se sentir reconnus dans ce qu'ils racontent d'intime, de les éveiller à l'amour vrai et gratuit et de les aider à faire preuve d'esprit critique par rapport à tout ce qu'ils entendent ...

*Sophie Ducrey, Catherine Jongen et Christine Hayois,
Groupe Croissance (EVRAS)*

ASBL Groupe Croissance
Éducation à la Vie Relationnelle Affective et Sexuelle
www.groupe-croissance.be

2. *Les trois cerveaux sexuels*, Dr Catherine Solano, Robert Laffont, Paris 2010.

Corps rompu, corps offert Quand l'étudiant rencontre le corps mort¹

Le vivant: ne s'agit-il pas de la préoccupation majeure à la fois du praticien en soin de santé et de la tradition chrétienne en général ou de la tradition biblique en particulier? La Bible offre des mots possibles pour donner un sens à ces moments où, entre autres, le vivant rencontre la mort.

Si la tradition chrétienne affirme que la mort n'a pas le dernier mot, il existe inévitablement une situation qui perturbe cette conviction: voir un corps mort, lui parler et le toucher comme pour rendre un dernier hommage à la personne défunte, mais aussi, en ce qui concerne les médecins ou futurs médecins, l'inciser et le disséquer. Un mal pour un bien, dit-on... Les avis à ce propos sont fortement contrastés. La pratique de la dissection tend à éduquer au respect de l'humain, à sa réalité charnelle, mais aussi, plus techniquement, à la rigueur dans la collecte des données médicales et dans leur description, ceci dans la discrétion qui fait partie intégrante de la déontologie médicale.

LORSQUE LE SUJET DEVIENT OBJET

Le propos n'a pas pour objectif de justifier ou de remettre en cause la pratique de la dissection mais d'essayer d'en relever les enjeux en prenant appui sur la tradition biblique. Ce geste médical en soi barbare qu'est la dissection indique la transgression d'un interdit fondamental, limite que seuls médecins ou futurs médecins peuvent se permettre de franchir. La tradition biblique s'immisce au cœur de cet interdit, tel un tiers, entre le vivant qui dissèque et le mort disséqué.

Il faut noter qu'après le décès, le corps est embaumé et conservé en chambre froide jusqu'à son utilisation. L'odeur particulière du local de dissection n'est pas aussi prégnante que l'imaginaire pourrait le laisser supposer. Mais elle est en soi nécessaire pour que l'étudiant n'anesthésie pas ses sens, ceci afin de pouvoir les mettre plus tard au service des patients. La tradition chrétienne considère l'âme humaine comme immortelle, contrairement à celle des animaux (cf. le concile de Latran de 1513). L'âme étant «montée au ciel» lors du décès, aucun argument basé sur la foi chrétienne ne vient interdire la dissection de cadavres humains, pourtant non admise jusqu'à la fin du Moyen Âge.

MAÎTRISE ET LÂCHER-PRISE

Pour l'étudiant en médecine en début de formation, deux étapes constituent semble-t-il un moment charnière: son premier contact comme aide-soignant avec le patient et la dissection. Autrement dit, alors qu'il lui est demandé d'emmagasiner de nombreuses matières enseignées au contenu scientifique et

technique des plus exigeant, il vit deux premières expériences inédites qui le confrontent à la vie (d'un sujet malade) et à la mort (d'un *simple objet* de travail). À l'UCL, ces deux expériences peuvent être vécues quasiment la même semaine! On se limitera ici à la seconde expérience. Le vivant rencontre le mort; l'être humain en initiation rencontre celui dont la vie est achevée et qui est destiné à la décomposition; celui qui apprend à exercer une forme de maîtrise rencontre celui qui a totalement lâché prise. Au cœur de ces paradoxes, chaque être révèle sa part de complexité, l'un donnant à l'autre un accroissement de sens. Six mois au moins après le décès, le mort revient vers le vivant. De retour chez lui, l'étudiant ne suscitera de la part de ses proches intrigués que de la gêne, du malaise ou une curiosité rare, sans pouvoir vraiment relâcher avec eux la pression du moment vécu. C'est l'histoire

d'une rencontre temporaire entre le vivant et le mort. Le donneur savait qu'il allait se laisser toucher au-delà de sa propre vie. Le temps de la manipulation, le corps mort n'est plus isolé: il est au contraire mis en relation. La relation est objectivée, l'étudiant portant sur le cadavre un regard scientifique. Pourtant, la mise à distance enseignée et recommandée est mise à mal du fait des incisions continues, du fait d'une imagination et d'une émotion difficilement canalisables par rapport à la vie passée qui a habité ce corps mort.

UN CORPS SIGNIFIANT

Plusieurs récits évangéliques évoquent la proximité de Jésus avec des corps morts. L'un des plus marquants est celui racontant le *réveil* d'un jeune homme mort, fils d'une veuve



Source: pxfhere.com

1. Retrouvez la version complète de cet article et ses nombreuses références sur <https://www.catho-bruxelles.be/anthropologie/> - adaptation: Paul-Emmanuel Biron.



Source: pxtone.com

habitant une ville appelée Naïm (Luc 7,11-17). Pour le narrateur, il s'agit toujours bien d'un mort – en cela, rien ne change – mais celui-ci se met à parler, comme si, au-delà de la mort reconnue, une parole de vie pouvait jaillir. Celle-ci empêche désormais le vivant de se laisser envahir par la mort. La lecture de la Bible encourage à revoir des conceptions anthropologiques fortement marquées par l'image de l'être humain composé d'un corps et d'une âme. L'apôtre Paul l'exprime ainsi dans une exhortation : « Que le Dieu de la paix lui-même vous sanctifie totalement, et que votre être entier, l'esprit (*pneuma*), l'âme (*psychè*) et le corps (*sôma*), soit gardé sans reproche à l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Thessaloniens 5,23). Ainsi, en développant l'anthropologie de Paul dans le contexte de la dissection, l'étudiant est renvoyé à ces trois dimensions qui le font être pleinement vivant et qu'il se doit de rendre significatives.

LE LIEU DE DIEU

Comme l'exprime admirablement A. Gesché, le mot *corps* « désigne [...] notre humanité en ce qu'elle a de plus matériel, de plus concret, de plus physique. On pourrait dire que le recours au mot *chair* dit à la fois moins et plus que le recours au mot *corps*. Moins, car la chair sans corps est sans animation [...]. » Si la phénoménologie nous apprend que le corps est le lieu de l'homme, ne serait-il pas aussi le lieu de Dieu? Lieu ou espace anthropologique, médical, mais aussi théologique, où notre rapport à l'autre bascule, se vérifie et s'éprouve. Le premier à l'avoir vécu pleinement, c'est le Christ incarné. On le voit, la corporéité n'est pas abandonnée, elle est transformée. Lors de la dissection, le mouvement est similaire: la corporéité décharnée donne

chair à la pratique médicale en devenir. Ne s'agit-il pas là d'une forme de *résurrection des morts*, eux qui, du fait de cette mise en relation si particulière, repartent en quelque sorte vers le vivant?

CÉLÉBRER, À TABLE

Aux travaux pratiques de dissection, les étudiants en médecine sont rassemblés autour d'une table et d'un corps offert, rompu. Oserait-on un rapprochement théologique? Voilà ce que le partage eucharistique peut apporter au questionnement: la reconnaissance nécessaire envers le donateur ainsi qu'une parole et des gestes partagés. Lorsqu'est proposée annuellement une célébration d'hommage aux donneurs, la famille et le (futur) soignant sont le tiers l'un pour l'autre. Les responsables du service d'anatomie y invitent les familles qui répondent nombreuses, elles qui n'ont eu, pour beaucoup, aucun rite pour vivre le deuil, vu l'absence du corps du défunt. Ce sont ces responsables ainsi que les étudiants de deuxième année qui accueillent à l'hôpital les familles qui arrivent avec un fond d'inquiétude mais qui repartent de cette célébration dans une forme d'action de grâce. Chacun est renvoyé au maître-mot des lieux qui est traditionnellement et fondamentalement l'*hospitalité* – du moins comme visée – tout en ne sachant plus qui est l'*hôte* de qui. En effet, à ce moment-là, famille et (futur) soignant ne se reçoivent-ils pas mutuellement l'un l'autre?

Abbé Claude Lichtert

Bibliste, ancien aumônier des étudiants à l'UCL et ancien membre de l'équipe d'aumônerie des Cliniques Saint-Luc.

La résurrection des morts

«J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir» disons-nous chaque fois que nous récitons le *Credo*. Cette attente de notre résurrection est au cœur de l'espérance chrétienne. L'affirmation a de quoi surprendre plus d'un chrétien, prompt à n'y voir de nos jours qu'une vue de l'imagination. Et pourtant, elle marque bien de son estampille l'espérance chrétienne et la distingue dans sa perception de l'au-delà de celles qui en appellent soit à la notion d'immortalité de l'âme, soit à la croyance en la réincarnation.

À elle seule, l'assertion que la mort, avec la séparation de l'âme et du corps qu'elle entraîne, met définitivement un terme à la vie présente est déjà une affirmation de foi qui dépasse le simple constat. Cette affirmation reconnaît la valeur inaltérable de toute vie humaine, quel qu'en soit le nombre de ses années, quels que soient les aléas qui en ont marqué le cours. Elle exclut toute hypothèse d'une prolongation de la vie présente par-delà la mort dans un autre corps, que ce soit selon la loi du karma comme dans l'hindouïsme ou en fonction de rêves non encore comblés, comme le pensent bon nombre d'Occidentaux. Or, il faut bien reconnaître que des chrétiens en arrivent à confondre résurrection et réincarnation, passant à côté de ce que la foi leur dit sur le corps dans sa relation à Dieu et à soi-même.

UNE ÂME ET UN CORPS

Si la résurrection de la chair exclut toute idée de réincarnation par-delà la mort, elle ne se tient pas moins à distance d'une conception de l'au-delà fondée sur une âme immortelle qui n'aurait plus de rapport avec le corps dont elle se trouve séparée dans la mort. Les témoignages d'«expérience de mort imminente» (Near Death Experience) plus ou moins en lien avec une philosophie du New Age, lors d'émissions de télévision souvent à l'approche de la

Toussaint sont, de ce point de vue, révélateurs. On y parle volontiers de «décorporation», la personne se trouvant soudainement comme à distance de son propre corps, d'une entrée dans un puits de lumière. Elisabeth Kubler Ross, spécialiste des étapes qui précèdent l'approche de la mort, parle à ce propos de «conscience cosmique» dans laquelle on se trouverait soudainement englouti, porté par une énergie qui annule le besoin de forme physique, la libération de cette forme marquant l'entrée dans une autre vie. Le théologien de service auquel on fait appel dans ces émissions se trouve souvent démuni face à ces témoignages, faute de pouvoir lui-même faire appel à une expérience analogue et pour cause; personne n'est jamais revenu de l'au-delà de la mort sinon le Christ au matin de Pâques...

Que dire, dès lors, de la pratique de l'incinération qui se généralise en lieu et place de l'ensevelissement, voire même de la dispersion des cendres? L'incinération, pas plus que l'ensevelissement, n'affecte la foi en la résurrection au dernier jour. De par les symboliques qu'elles engagent, ces pratiques risquent néanmoins de rendre imperméable à ce qui constitue le cœur de l'espérance chrétienne. Or la foi nous dit, et c'est en cela qu'elle fonde notre espérance, que c'est précisément «dans ce corps avec lequel nous vivons, nous existons et nous nous mouvons» que nous ressusciterons au dernier jour, corps propre à chacun, lieu de toutes les relations humaines tissées au cours d'une vie, corps vécu en lequel l'on fait corps avec tous et chacun, dans une destinée commune.

CORPS SPIRITUEL

«On est semé corps psychique, et on ressuscite corps spirituel» (Co 15,44). Le corps spirituel dont saint Paul parle ici échappe bien entendu totalement à nos représentations. Il en est d'ailleurs ainsi de toutes les réalités qui relèvent de l'au-delà. Il ne se situe pas moins dans un rapport de continuité avec le corps mortel dans lequel nous avons été semés au jour de notre naissance. Il est le garant de ce qui a été vécu en lui tout au long d'une vie, dans sa relation à Dieu, à soi-même, tout comme dans sa relation aux autres et aux choses créées. C'est ainsi qu'au dernier jour, nous serons en Dieu pour toujours dans l'intégrité de notre être, corps et âme, Dieu devenant en cet instant tout en tous.



© S. Lambrechts



Ressuscité, François-Xavier de Boissoudy, lavis d'encre sur papier, 2015

Certes, comme nous le rappelle la liturgie des funérailles, c'est bien immédiatement à la mort que, suite à une purification éventuelle pour nos péchés, nous sommes accueillis dans la maison du Père. Il nous est alors donné de voir Dieu face à face, en compagnie des anges et de tous les saints, ainsi qu'en compagnie de nos proches qui y sont déjà. Mais l'âme ne demeure pas moins en attente du jour où elle sera unie à nouveau à son corps, dans une espérance commune avec tous ceux qu'elle a laissés sur terre. Telle est l'espérance chrétienne. Elle ne saurait se réduire à la survie d'une âme immortelle ou à un cycle de perpétuelles réincarnations.

Rendre compte de l'espérance qui est en nous implique un respect du corps à la mesure même de cette espérance. Ce devoir de respect s'impose de nos jours avec une acuité particulière, alors que chrétiens comme non chrétiens risquent de se laisser emporter par la déferlante qui affecte nos sociétés depuis quelques années, en partie sous l'effet des médias, et qui banalise le corps. On dispose du corps selon son bon plaisir, aussi bien en ses débuts avec l'avortement, le glissement possible vers un eugénisme prénatal, qu'en son terme avec l'euthanasie. S'y ajoute la fascination qu'exercent sur les esprits toutes les potentialités que lui ouvre la biotechnologie pour penser un corps artificiellement « augmenté », ou encore un corps qui, un jour, pourrait arriver à surmonter la mort.

Certes, en chacun de ces domaines, l'on se trouve confronté à des situations complexes qui nécessitent une réflexion sur toutes les données anthropologiques en cause. Mais même la prise en considération de ces données ne saurait, à elle seule, l'emporter sur le respect inaliénable dû au corps. Un monde qui banaliserait ces pratiques, au nom du seul respect de l'individu et de son bien-être présumé, n'irait pas seulement à l'encontre de l'espérance chrétienne; il se condamnerait à devenir un monde sans espérance, livré à ses seuls intérêts immédiats, sans rapport avec cette transcendance au cœur de toute existence humaine, attestée déjà dans le respect dû au corps. Telle est la fracture qui semble de plus en plus se faire de nos jours dans la société, fracture face à laquelle le chrétien se trouvera de plus en plus confronté, et face à laquelle il devra choisir son camp, quitte à être incompris de beaucoup.

Il n'est jamais facile, dans la prédication dominicale comme dans la catéchèse, de parler de la résurrection de la chair. Ainsi en est-il d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, de tous les articles de foi touchant les fins dernières. Ce n'est finalement qu'en étant conscient des enjeux qu'implique l'affirmation du *Credo* qu'on pourra arriver à trouver les mots justes pour en parler. Il n'y va pas seulement de la place du corps en toute anthropologie chrétienne, mais bien de la relation l'un à l'autre devant Dieu, et finalement, en Dieu.

Pierre Gervais, sj

Enfantelements signes et symboles du travail divin

La Bible ne serait-elle pas une longue histoire d'enfantelement, de naissance à soi-même, de l'enfantelement de l'humain en soi, en chacun de nous?¹



Source: pxhere.com

QU'EST-CE À DIRE ?

Lors de l'accouchement, la femme se découvre impuissante à modifier ce qui se passe en son corps, corps qu'elle peut vivre comme possédé par des forces qui la dépassent. Elle ne peut en rien maîtriser ces événements dont la violence fait surgir l'angoisse et la peur, lesquelles accentuent la crispation musculaire.

L'acquiescement de la femme à se laisser transformer par cette souffrance fera surgir la vie. Le chemin du travail d'enfantelement aboutit à une dépossession totale, celle-là même qui est et sera réalisée un jour ou l'autre, de manière radicale, par notre mort corporelle. Ainsi le corps féminin, dans la mise au monde de l'enfant, devient signe et symbole du travail divin qui restaure tout être humain dans sa dignité d'enfant de Dieu.

L'APÔTRE PAUL NOUS Y INVITE

« Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantelement. Et non pas elle seule: ... nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps. » (Rm 8, 22-23).

Certes, à la différence des souffrances absurdes et injustes qui sont le lot de tant d'êtres humains, la femme sait que son travail débouche sur une vie nouvelle.

Mais n'en serait-il pas ainsi de toute souffrance, de tout ce qui contredit notre soif de vivre? Comme la femme impuissante à modifier ce qui se passe en son corps, nous sommes confrontés à ce choix: refuser la réalité de la douleur ou y consentir, oser la confiance. Oser se laisser déposer de sa maîtrise sur l'événement et s'ouvrir à l'étrangeté de l'inconnu.

AINSI LE CHEMIN DU FILS BIEN-AIMÉ

« Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera. »²

Accepter en vérité de perdre, y compris sa vie, dans cette confiance inébranlable qu'elle nous sera rendue au-delà de ce que nous pourrions imaginer. Le Christ Jésus, tout Dieu qu'Il était, s'est laissé étreindre par l'angoisse de sa mort prochaine, pour se déposer au bout de son combat entre les mains du Père: « En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ».

À nous de transformer les morts petites ou grandes qui jalonnent nos existences pour en faire des actes de résurrection, des surgissements inattendus et imprévisibles d'une vie plus forte: travail divin s'il en est! En toute logique, seuls les morts peuvent ressusciter!

Sœur Liliane Lambert, sdlc

À l'image de la naissance, nos existences ne sont pas figées: elles sont tissées par un mouvement toujours recommencé: celui du passage, celui de la vie.

LES PROPHÈTES AVAIENT VU CLAIR...

Déjà les prophètes se sont laissé interpellé par l'événement de la naissance:

« ...Oui, j'entends les cris d'une femme en travail, c'est comme l'angoisse de celle qui accouche, ce sont les cris de la fille de Sion qui s'essouffle et tend les mains... » (Jr 4, 31).

Ou encore comme l'exprime Isaïe:

« ...C'est pourquoi mes reins sont remplis d'angoisses, des convulsions m'ont saisi comme les convulsions de la femme qui enfante; je suis trop bouleversé pour entendre, trop troublé pour voir. » (Is 21, 3).

La précision des descriptions montre à l'envi l'impact spirituel qu'ont exercé les femmes en travail sur les prophètes et, par eux, sur tout le peuple d'Israël. Elles expriment la difficulté et la douleur qu'implique la mise au monde de tout être humain, mais également la mise au monde d'un peuple qui appartienne à Dieu. Toutes les Pâques de nos vies, tous ces passages, sont parfois doux et subtils mais, plus souvent peut-être, emplis de violence, de combats, d'angoisses et de peurs.

1. Cf. *Viens, ma toute belle*, Liliane Lambert, éditions Memory.

2. Marc 8, 35. Cfr Luc 17, 33, Jean 12, 25, Mat 16,25.